

Justin Trudeau

« Je suis féministe et fier de l'être ! »

JE NE SERAIS PAS ARRIVÉ LÀ SI... Le « Monde » interroge une personnalité en partant d'un moment décisif de son existence. A l'issue de sa visite à Paris, le premier ministre du Canada s'est confié sur son itinéraire, les doutes rencontrés et les ressorts qui l'animent

1971

Naissance à Ottawa (Ontario), le 25 décembre

2000

Prononce l'éloge funèbre de son père lors de funérailles nationales

2013

Elu chef du Parti libéral

2015

Désigné premier ministre à l'issue des élections fédérales remportées par le Parti libéral

En visite officielle en France les 16 et 17 avril, le premier ministre du Canada, Justin Trudeau, a rencontré le président Macron et prononcé un discours devant l'Assemblée nationale. Le fils de Pierre Elliott Trudeau, qui a dirigé le gouvernement canadien pendant quinze ans (1968-1979 et 1980-1984) sous la bannière du Parti libéral et demeure la figure politique canadienne la plus importante de la seconde moitié du XX^e siècle, a plaidé pour un monde « plus progressiste, plus diversifié, plus vert, plus inclusif, plus ouvert, plus démocratique... ». Une occasion pour ce responsable politique décontracté, âgé de 46 ans, élevé dans l'ombre de son père et sous les projecteurs à la manière des Kennedy, d'affirmer ses valeurs et un féminisme militant, qui transparait jusque dans le dernier budget de son gouvernement et qu'il impose au prochain G7.

Je ne serais pas arrivé là si...

Si je n'avais pas d'abord choisi d'être enseignant. Cette piste, je vous assure, a été déterminante. Je me souviens de cette professeure de maths, dans le secondaire qui, voyant mon énervement devant la cinquantaine d'exercices absolument identiques que nous devions faire en cours, m'a proposé: «Fais uniquement les derniers de la série, et viens me voir.» Ce que j'ai fait. «OK, m'a-t-elle dit alors. Je vois que tu comprends. Tu vas donc passer le reste du cours à aider les élèves qui peinent sur l'exercice.» Eh bien, je n'oublierai jamais ce sentiment d'être soudainement utile et la satisfaction d'aider mes camarades de classe à comprendre. Oui, c'est bien le choix de l'enseignement, que j'ai fait vers l'âge de 22 ans, qui m'a amené là où je suis.

Ce choix de vous éloigner de la voie paternelle a-t-il été bien perçu par votre famille ?

Ni mon père ni ma mère ne m'ont jamais dicté ce que je devais faire. Mon père répétait simplement: «Il faut que tu contribues à améliorer le monde. A toi de choisir comment.» J'ai passé des années à m'interroger là-dessus. Connus des phases, en secondaire puis au lycée, où je me disais que le modèle de mon père, entrer en politique,

était peut-être la voie tracée pour avoir un impact et j'imaginai alors des études de droit et une réussite universitaire. Mais je sentais bien que ce n'était pas moi. Je n'arrivais pas à me motiver pour une voie purement intellectuelle. L'idée de l'enseignement fut donc une révélation. Devenir prof, en primaire ou secondaire, ce serait une façon très puissante d'avoir un impact concret, mesurable, sur la vie de la communauté.

On peut donc considérer que ce fut comme une formation au poste de député et de premier ministre ?

Plus qu'une formation! C'était la découverte et l'expression de qui je suis profondément, et de la façon dont j'interagis avec le monde, quelle que soit ma fonction. La définition d'un bon politicien ressemble à celle d'un bon professeur. Un bon prof, c'est quelqu'un de curieux qui aime partager sa curiosité, mais ce n'est pas quelqu'un qui donne les réponses. Au contraire! Il crée les conditions permettant aux étudiants de trouver les réponses par eux-mêmes. De la même façon, un bon politicien n'est pas celui qui, paternaliste, dit au peuple: «Je m'occupe de vous.» C'est au contraire quelqu'un qui donne à la communauté dont il est responsable les moyens d'être active et de créer sa propre réussite.

Sartre disait: «L'enfance décide.» Qu'a-t-elle décidé pour vous ?

Oh, il y a plusieurs éléments qui ont sûrement joué un rôle. D'abord, je suis né dans la résidence du premier ministre et j'y ai passé les treize premières années de ma vie avec mes deux frères plus jeunes. Mon père étant très proche de ses enfants, il m'a associé à des tas d'événements, m'a emmené dans de nombreux voyages, m'a fait rencontrer des présidents, toutes sortes de gens extraordinaires. Reagan, Thatcher, Schmidt, Palme, les funérailles de Brejnev... J'allais certes à l'école primaire du quartier, une école publique où se côtoyaient des enfants de milieux défavorisés comme des enfants d'ambassadeurs. Mais j'étais très protégé, gardé par la gendarmerie royale du Canada, je savais bien que je faisais partie des chanceux. Mes parents

m'ont cependant élevé dans l'idée que le bonheur ou l'accomplissement ne se mesurent pas à ce que l'on a reçu dans la vie mais à ce qu'on est capable d'en faire. J'ai toujours senti cette responsabilité.

N'est-ce pas trop écrasant ?

Disons que l'attente que j'avais envers moi-même m'a procuré des moments difficiles à l'école secondaire.

Quand avez-vous pris votre autonomie et vous êtes-vous distancé du modèle paternel ?

Au collège Jean-de-Brébeuf, à Montréal, où mon père avait fait lui-même ses études. Croyant que ça me stimulerait, il m'a sorti ses bulletins scolaires, datés des années 1930. Il n'y avait que des A et des A+! Moi, j'avais des B, des C. Quand j'aimais vraiment un sujet, je récoltais un A, mais j'étais plutôt un étudiant moyen. Et j'ai compris, là, que nous étions différents. Que nous n'avions pas la même approche de la vie. Que son travail individuel forcené, son ambition intellectuelle ne correspondaient pas à ma façon de faire. Et que mon chemin serait autre. J'ai pu alors changer de cap et me donner du temps pour trouver qui j'étais.

Votre père percevait-il vos différences ?

Il en a eu la révélation au cours d'un des derniers voyages auxquels il m'a emmené, à 18 ans, pour faire du rafting dans le Nord canadien en compagnie de leaders environnementaux. J'ai adoré ces huit jours sur la rivière, assortis de discussions passionnantes. Au retour, il a dit à ma mère: «Wouh Margaret! Justin est très bon avec les gens. Il a un vrai contact, chaleureux, attentif, engagé.»

Je n'avais jamais vu combien nous sommes différents! C'est elle qui me l'a rapporté des années plus tard.

Cette enfance privilégiée était toutefois assombrie par la mésentente de vos parents que trente ans séparaient. Vous avez écrit qu'ils ne parvenaient pas à trouver un « terrain d'entente ». Or, c'est précisément le titre de votre

autobiographie...

Réconcilier les différences profondes entre les gens est certainement quelque chose qui m'anime depuis l'enfance. Et je trouve terrible la polarisation qu'on observe ces temps-ci en politique. Moi je cherche toujours les solutions de compromis. Le Canada est un foisonnement de différences! D'un bout à l'autre du pays se côtoient des gens venus de tous les coins du monde, avec des cultures, des religions, des perspectives, des opinions, des langues variées. Chercher le terrain d'entente pour des objectifs communs est le grand défi.

Votre famille était une sorte de synthèse : l'Ouest d'ou venait votre mère, l'Est de votre père; la langue anglaise de votre mère, le français de votre père...

Oui. Et j'ai tellement voyagé à travers tout le pays! Avec mon père, bien sûr, mais aussi dans ma famille maternelle en Colombie-Britannique, puis tout seul, sac au dos, ou avec des amis. J'ai étudié et travaillé aux deux extrémités du pays. Et j'ai rencontré tant de gens! Évidemment, même si je ne mettais jamais le nom de Trudeau en avant, les gens découvraient assez vite qui était mon père et parlaient alors dans des discussions enflammées sur le Canada. Tout cela a façonné ma conception du pays et donné des clés pour trouver ce qui nous rassemble.

Une obsession pour le petit garçon d'Ottawa, qui, à 10 ou 11 ans, faisait tout ce qu'il pouvait pour retenir sa mère à la maison ?

Le mariage de mes parents n'allait pas bien. Ma mère, avec qui j'avais un lien très fort, quittait donc la maison, allait à New York, voyageait beaucoup. Et quand elle revenait nous rendre visite, au 24, promenade Sussex, la résidence du premier ministre, j'étais très excité et je voulais qu'elle ait un accueil merveilleux. Je ne pensais pas que voir son fils aîné après trois semaines d'absence serait suffisant pour la rendre heureuse et la retenir longtemps. Alors j'essayais de mettre un peu de magie dans ses retours. A la fête de mes 11 ans, un de mes camarades m'avait offert l'album *Rock 82*, une compilation de chansons très différentes de ce que nous écoutions avec mon père, qui n'aimait ni le rock ni la musique populaire, mais du classique ou Reggiani. Et quand j'avais montré mon nouveau disque à maman, elle s'était enthousiasmée: « Ah! *Le groupe Journey! J'adore la chanson Open Arms!* » J'ai donc imaginé passer ce morceau sur le petit tourne-disque de ma chambre la prochaine fois qu'elle reviendrait à la maison. J'ai guetté sa voiture, mis le volume à fond au moment où elle est entrée dans le hall et je me suis précipité en haut des escaliers: « *C'est notre chanson, maman!* » Elle n'a pas compris. Le son était inaudible en bas des marches...

Après vos études de littérature à Montréal, vous êtes donc parti étudier et enseigner sur la Côte ouest, avant de revenir passer quelques semaines avec votre père, peu avant qu'il ne s'éteigne à l'automne 2000.

Oui. J'ai passé l'été près de lui. Il perdait ses forces et il m'a avoué qu'il avait de la difficulté à lire. « *Alors je vais lire pour toi papa* », lui ai-je dit. Ou plutôt: « *Je vais lire pour vous* », car j'ai toujours vouvoyé mon père. Et je lui ai lu les grands classiques qu'il aimait tant: Shakespeare, Corneille, *Phèdre* de Racine... C'était de beaux moments passés ensemble.

Où vous avez abordé la question de la foi...

Sa foi déclinait alors qu'il avait été toute sa vie un fervent catholique. Nous avons été élevés dans ce cadre, allions à l'église le dimanche matin, disions chaque jour nos prières avant de nous coucher, lisions la bible en famille tous les dimanches soir. Ça faisait partie de mon identité. Puis, vers 18 ans, j'ai dit à mon père que je ne me retrouvais plus dans cette Eglise et ses dogmes si éloignés de ma vie. J'ai pris mes distances, mais j'ai conservé la foi, et la mort de mon petit frère

[en 1998], puis celle de mon père [en 2000] n'ont fait ensuite que l'approfondir. Cela m'aide beaucoup dans mes réflexions personnelles, même si j'ai toujours pratiqué une séparation stricte entre mon rôle de leader politique et mon identité chrétienne. En cela, mon père était un puissant exemple. Alors même que ma mère s'était remariée, lorsque j'avais 13 ans, mon père m'a annoncé qu'il ne pourrait jamais nous apporter une autre présence maternelle à la maison. J'ai demandé: « *Comment ça?* » Il m'a répondu: « *Je ne pourrai jamais me remarier. Je ne crois pas au divorce.* »

C'était pourtant lui qui, en 1969, avait décriminalisé l'homosexualité et fait voter une loi rendant le divorce possible et équitable pour les hommes et les femmes. Lui qui avait modernisé tant de lois, fussent-elles en contradiction avec sa foi religieuse, uniquement obsédé par l'idée de justice, d'égalité, de droits humains. J'ai toujours en tête cette formidable leçon quand je me fais critiquer pour mon engagement ferme en faveur de l'avortement et des droits reproductifs de la femme. Je ne ressens nullement de conflit avec ma foi. Ma responsabilité de chef de gouvernement est clairement de défendre les droits de tous.

Au moment des obsèques de votre père, tous les regards étaient sur vous, qui prononciez l'éloge funèbre. Certains pensaient que c'était le moment de vous lancer en politique. Pourquoi êtes-vous reparti enseigner à Vancouver ?

Je refusais d'être utilisé. Je ne voulais pas que quiconque profite des funérailles pour avancer un certain agenda politique. Je n'avais que 28 ans, je m'étais toujours tenu à l'écart de la politique traditionnelle et je ne me connaissais pas assez pour savoir manier ce nom, ce legs Trudeau, avec justesse. Ce n'est qu'à mon retour, plusieurs années plus tard, à Montréal, que j'ai senti que ma proximité avec les jeunes, ma connaissance de sujets qui les intéressaient, comme l'environnement, l'éducation, les droits humains, pouvait aider à leur redonner le goût de la politique et les ramener vers les urnes et le Parti libéral, qui venait de connaître une lourde défaite.

Il faut des jeunes en politique! Ce sont eux qui apportent de nouvelles idées, mettent au défi le statu quo, bousculent les hiérarchies et le paternalisme, se sentent toutes les libertés pour réimaginer le monde. J'ai senti que mes idées avaient de l'écho, que je pouvais rassembler des gens, et j'ai donc décidé que c'était le moment de me lancer. Mais alors que mon père, intellectuel respecté, s'était vu offrir un comté facile, moi, j'ai choisi une circonscription réputée non gagnable, où le parti ne me souhaitait pas vraiment, et j'ai travaillé le terrain, arpenté les rues, usé mes souliers, fait du porte-à-porte.

A l'opposé de votre père, pour qui faire campagne était un exercice obligé et une vraie contrainte ?

Mais dans la pure lignée de mon grand-père maternel, Jimmy Sinclair! Il avait été ministre dans les années 1950 et il adorait aller vers les gens, les écouter, serrer les mains, débattre constamment. J'ai la même nature. Et j'ai adopté le même style de campagne. Je ne pourrais pas faire mon travail si je n'avais constamment des conversations avec des gens de toutes sortes. Le processus m'intéresse autant que le résultat final.

Vous n'aviez jamais eu d'engagement politique pendant votre jeunesse ?

Si! Féministe! Quand j'étais à l'université McGill, je m'étais inscrit dans un club de débats oratoires. J'étais assez bon, mais j'ai vite trouvé que défendre avec la même passion, devant des juges, les deux faces d'un même sujet manquait de substance. Je voulais me mettre au service d'une vraie cause. Je m'en suis ouvert à l'une des filles du club, féministe, qui m'a proposé de m'impliquer dans le Centre de prévention contre les agressions sexuelles de l'université. J'ai demandé: « *Ce n'est pas réservé aux femmes?* » Ça l'avait été, mais elles commençaient justement à former des hommes pour animer des groupes de discussion sur le consentement, le viol, la dynamique hommes-femmes, etc. J'ai dit: « *Ça m'intéresse!* » Et c'est ainsi que pendant le restant de mes années universitaires, j'ai arpenté les résidences d'étudiants, les fraternités et sororités, pour organiser d'innombrables réunions sur ces thèmes.

Ce sont les mêmes qui ont surgi dans le débat public avec le phénomène #metoo!

Mais moi, cela fait vingt-cinq ans que j'ai été immergé là-dedans! J'ai eu le temps d'approfondir ma réflexion et de ressentir une terrible frustration quant à la lenteur des changements! Il a fallu le travail et le courage de femmes extraordinaires pour parvenir à l'éveil actuel.

Rares devaient être les garçons à oser se déclarer féministes à l'époque.

Oui! Je me suis moi-même fait rembarquer quand j'ai pensé me présenter ainsi. C'était en 1992. Et j'avais longuement discuté du sujet avec une de mes collègues qui m'avait affirmé que, par définition, le féminisme exigeait une perspective féminine tandis que moi, j'estimais que l'exclusion des hommes de ce mouvement était contraire au principe égalitariste. Du coup, je me disais « *allié* », sans oser me dire féministe. Jusqu'à ce que j'entende un homme, assez récemment, se présenter comme féministe. Et là, je me suis dit: « *Mais moi aussi!* Et moi aussi je peux faire ça. Et je vais contribuer à donner la permission à des tas de gens, hommes et femmes, de se revendiquer ainsi! » Le mot avait autrefois une connotation négative? Mais voyons, reprenons-le! Etre féministe, c'est d'une part reconnaître l'égalité hommes-femmes, et d'autre part reconnaître qu'il y a encore beaucoup de travail à faire pour l'atteindre. Si on est d'accord avec ces deux constats, eh bien, on peut s'appeler féministe! Je le suis, et même très fier de l'être. Et j'élève mes enfants, notamment mes deux petits garçons, pour qu'ils le soient également.

En 2007, vous êtes élu député libéral. En 2013, vous devenez chef de votre parti. En 2015, vous prêtez serment comme 23^e premier ministre du Canada. L'ascension est fulgurante. Comment voulez-vous faire la différence? Quelle empreinte vous tient à cœur ?

On vit un moment de grande anxiété par rapport à l'avenir. Et ça mène aux polarisations et aux nationalismes extrêmes. Le populisme en tire tous les avantages, en misant sur la peur, la colère, les divisions. Eh bien dans cette ère de rejet et de cynisme, je voudrais redonner confiance dans la politique et montrer qu'un gouvernement peut incarner de belles valeurs et avoir un impact positif sur la vie des citoyens : créer de la croissance économique, signer des accords commerciaux progressistes, avoir une politique d'immigration généreuse, changer l'image du Canada dans le monde. Beaucoup de jeunes grandissent avec des parents ulcérés par les responsables politiques et prêts à lancer leur soulier sur la télévision quand l'un d'eux apparaît à l'écran. Moi, j'ai connu exactement l'inverse. Et je n'aurai de cesse que de réhabiliter le métier de politicien et de montrer que les institutions sont bel et bien au service des citoyens.

Vous avez multiplié les gestes symboliques, notamment la reconnaissance des erreurs du passé. Il y a eu plusieurs discours d'excuses envers les autochtones. Et il y a eu ce moment de rare gravité, le 28 novembre 2017, à la Chambre des Communes d'Ottawa, où vous avez demandé pardon à la communauté LGBT (les-bienne, gay, bisexuel et transgenre) pour les discriminations et les oppressions dont elle a été victime par l'Etat canadien.

Oui, c'était un moment particulièrement important. L'homosexualité avait certes été décriminalisée en 1969 par mon père. Mais cela n'a pas empêché jusque dans les années 1990 des discriminations dans la fonction publique, du harcèlement, de l'intimidation, des chantages. Des milliers de fonctionnaires, de policiers, de militaires ont eu leur vie brisée. D'autres ont été contraints de cacher leur véritable identité. Reconnaître les erreurs du passé évite de les répéter. Mais

c'est aussi un moment de guérison individuelle et communautaire pour tous ceux qui ont été victimes. Ce qui était aussi bouleversant, pour moi, c'est que ce jour-là, j'avais décidé à la dernière minute d'amener mes enfants au Parlement. Mes deux aînés de 9 ans et 10 ans. Ils étaient devant moi, dans la galerie, pour voir le job de premier ministre dans un moment solennel. Le voir servir son pays en l'entendant revendiquer une responsabilité pour des actions du passé et dire : on va faire mieux ensemble. J'ai pu faire mon discours sans pleurer jusqu'à ce que j'entende un sanglot dans la salle et que l'émotion m'emporte.

Votre gouvernement a présenté fin février un budget dit « féministe » et la presse a relevé près de 700 fois le mot « femmes » dans un document de 410 pages. Qu'est-ce que cela veut dire ?

C'est décider de mettre au centre de toutes les décisions gouvernementales. C'est se saisir d'une lentille féministe pour examiner tous les dossiers, y compris la construction d'un oléoduc passant dans des communautés lointaines où des femmes risquent d'être en position vulnérable. Et c'est parier qu'en augmentant la participation des femmes au marché du travail, en réduisant l'écart salarial entre les sexes, en facilitant l'accès des femmes aux métiers supposés masculins et en aidant les femmes entrepreneuses, on stimulera la croissance économique du pays.

Voilà ! Avoir un engagement et un regard féministe ou égalitaire, ce n'est pas simplement être du côté de la morale, de l'éthique, de la gentillesse et du politiquement correct. C'est être pragmatique et viser l'efficacité économique ! Car il se trouve que lorsque les femmes sont sur des conseils d'administration ou dirigent des entreprises, les solutions qu'elles inventent sont plus rassembleuses et souvent meilleures pour le bien-être de la collectivité. C'est prouvé ! Si

on veut réussir en tant que société, on a tout intérêt à refuser que la moitié de la population soit laissée sur le côté ! C'est le Canada qui accueille en juin le sommet du G7. Et nous ferons en sorte que l'égalité des sexes soit au cœur de toutes nos discussions.

Depuis votre accession à ce poste, avez-vous reçu des coups qui vous ont fait douter ?

Les coups, je m'y attendais. J'ai grandi dans la réalité de la vie publique. Ce que je trouve le plus difficile, c'est l'équilibre famille-travail. Je suis souvent en voyage, loin de mes trois enfants et je me demande en permanence si ce que je fais au gouvernement est suffisamment positif pour compenser le fait que je ne suis pas là pour les mettre au lit, pas là pour leur match de hockey, pas là pour la performance de gymnastique. Mes efforts pour améliorer le monde dans lequel ils vont grandir compensent-ils mon absence au quotidien ? Je n'ai pas la réponse. Mais me poser cette question m'oblige à rester concentré sur ce qui est important.

Les souvenirs de votre expérience d'enfant affluent-ils ?

Oui. Je sais le fardeau porté par les familles de politiciens.

Les comparaisons avec votre père sont moins présentes qu'au début. Mais vous demandez-vous ce qu'aurait fait Pierre Elliott Trudeau dans telle ou telle situation ? Ce qu'il penserait de telle ou telle décision ? Avez-vous ce dialogue silencieux ?

Non, même s'il m'arrive, fugitivement, de noter que je viens tout juste de lui ressembler. Mais si j'avais une heure à passer avec lui, je ne perdrais pas de temps à parler politique. Je le tiendrais simplement dans mes bras. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR ANNICK COJEAN

« Réconcilier
les différences
profondes
entre les gens
est quelque chose
qui m'anime
depuis l'enfance »



Le Canada accueillera
le sommet du G7 à Charlevoix,
au Québec, en juin.